

Colette Sepel

Les Frères Sisters, ou comment Jacques Audiard revisite les genres

En transposant au cinéma le roman du Canadien Patrick de Witt, coauteur du scénario, Jacques Audiard nous offre un film remarquable ¹, poétique, inclassable, une sorte d'épopée philosophique entraînante et intellectuellement excitante. S'agit-il d'un western ou d'une comédie policière, d'une farce ou d'un drame, d'une comédie ou d'une tragédie ? De tout cela assurément, et plus encore, d'une réflexion sur le genre, sur les genres qu'Audiard bouscule allègrement et même psychanalytiquement.

Qui sont donc les héros annoncés par le titre ? Ces deux frères, mercenaires à cheval, qui portent le patronyme ambigu de Sisters (« Sœurs » en anglais), ces deux chasseurs de prime apparemment rustres qui parlent un anglais fleuri, précieux, aristocratique, ces deux tueurs à gages plutôt minables qui abordent, tandis qu'ils chevauchent côte à côte, des sujets aussi graves et aussi sérieux que le sens de la vie ou le poids de la transmission, de la filiation ?

Nous savons, depuis un quart de siècle que nous suivons avec plaisir et attention l'œuvre de ce cinéaste ², que l'interrogation sur la masculinité, la virilité, et la recherche quasi obsessionnelle d'une figure paternelle sont ses thèmes de prédilection et nous ne manquons pas de les retrouver ici. Jacques, nous le savions, est un fils, le fils du grand Michel, et en choisissant de se faire connaître par le cinéma, il a dû se faire et s'est fait un prénom. Mais ce que nous ignorions et que la dédicace du film nous apprend d'emblée, c'est qu'il avait aussi un frère, un frère aîné très tôt disparu. D'où s'éclaire ce qui est l'un des sujets principaux du film : le souci fraternel.

Comment, quand on est frères, prendre soin l'un de l'autre ? Comment, quand on est humain, prendre soin de son prochain ? Quelles valeurs opposer à la quête frénétique de l'argent et du pouvoir, dans cette deuxième moitié du XIX^e siècle qui n'est pas sans ressembler à notre époque ? Serait-il envisageable de créer dans ce nouveau monde que sont les États-Unis d'Amérique un autre modèle social, à l'image du phalanstère de Charles Fourier, où tous

seraient frères (et sœurs, ajoutons-nous bien que les figures féminines soient ici quasi absentes) ? Nous voilà donc face à un western d'un nouveau genre où Audiard et de Witt nous proposent de donner à la classique ruée vers l'or un sens métaphorique, en substituant à la cupidité l'utopie socialiste du chimiste que les deux frères traquent et qui détiendrait la formule permettant de révolutionner la prospection du métal précieux. La fraternité serait-elle donc le bien le plus précieux ?

La chevauchée des deux frères à travers le Grand Ouest et jusqu'au rivage californien (très belle scène lorsqu'ils découvrent pour la première fois l'océan) est ainsi un véritable jeu de pistes, de rébus à déchiffrer. Choisissons-en un, celui auquel nous invite la devise du blason qui orne la façade de la demeure de leur commanditaire, le mystérieux Commodore. L'auteur joue là encore avec les signifiants : commodore est en effet le titre que porte aux États-Unis l'officier de marine qui se situe juste en dessous de l'amiral, et commodore dérive du titre français de commandeur, représentant de l'ordre et de la loi. Or notre Commodore est, osons le mot, un salopard, un salopard arrivé au sommet de la respectabilité, qui se pique d'honorabilité et s'invente des armoiries de noblesse. Sur le blason est inscrit : *In sauda venenum*, où un *s* se substitue au *c* du proverbe latin *In cauda venenum* – c'est dans la queue que gît le venin, ce n'est qu'à la fin d'un texte que vous en appréciez le côté sulfureux, décapant. « À la fin de l'envoi je touche », dirait le Cyrano de Rostand. Que se cache-t-il derrière cette substitution de lettres ? Est-ce simplement un *lapsus calami* de l'artisan qui l'a peint, est-ce une allusion à la prétention vaniteuse du parvenu qui se l'est approprié ? C'est en tout cas un clin d'œil de l'auteur qui sait depuis Freud que l'inconscient existe. Mais qu'évoque donc ce mot latin inventé, ce *sauda* ? Le blason apparaît par deux fois dans le film, avant la chevauchée initiatique et après qu'elle a pris tragiquement fin. D'où ma supposition : ce *sauda* renvoie à la formule secrète du métèque alchimiste que le Commodore veut, par l'intermédiaire des deux frères, récupérer, à cette mystérieuse solution, cette *soude* qui dissout plus qu'elle ne solutionne. Qui s'y frotte s'y pique, au risque de disparaître, ou de renaître.

Des deux frères, c'est le cadet Charlie qui est le plus viril, c'est lui qui mène les opérations, c'est lui aussi, nous l'apprendrons en cours de route, qui en est venu à éliminer le père alcoolique et violent, le père malade ou fou, selon les frères, qui ne peuvent cependant échapper au sang pourri qu'il leur a transmis et qui leur interdit toute descendance. Ce meurtre, loin de permettre aux frères d'avoir accès aux femmes et de donner la vie à leur tour, comme Freud et ses mythes de la horde primitive et de Moïse le proposent, a fait d'eux des éternels errants, sans attache et sans avenir, sans

histoire, ou protagonistes de la même histoire sans cesse répétée, celle de la violence et du meurtre. L'aîné rêve pourtant d'une vie enfin rangée, une fois fortune faite, mais ce n'est pas lui qui dirige leur tandem. Il faudra que, du fait des effets ravageurs de la soude, le cadet se voie châtré dans le réel, amputé de ce membre essentiel pour un tueur à gages qu'est le bras qui tient le pistolet, pour que l'aîné Eli prenne enfin la direction des opérations.

Que fera-t-il alors ? Il tentera en vain de tuer le Commodore, déjà mort de mort naturelle, avant de rentrer avec son cadet au bercail. Scène finale inattendue où nous apparaît une mère qui pourrait être un homme, une maîtresse femme, une mère primitive dont nous avons eu auparavant l'exact contrepoint sous les traits de Mayfield, mère maquerelle toute-puissante, patronne de saloon, de bordel et de ville, cheffe de bande transgenre. Ce retour au bercail signerait-il le fin mot de cette chevauchée métaphysique, le *cauda* vénéneux attendu ? Faudrait-il d'abord rentrer à la maison pour qu'une nouvelle histoire puisse commencer ? Ou bien les deux frères sont-ils condamnés à rester des petits garçons, les fils d'une mère toute-puissante qui devant la manche de chemise vide de Charlie ne pose aucune question et dit simplement en passant qu'il faudra s'en occuper plus tard ?

Si les frères sont des sœurs, alors les hommes seraient-ils des femmes, les femmes seraient-elles des hommes ? Virilité et violence, masculinité et grossièreté vont-elles toujours de pair ? Comment cerner le masculin sans passer par le féminin ? La fraternité ne peut nous mener bien loin puisqu'elle fait l'impasse sur la différence des sexes et sur la filiation. Deux versions de père nous sont proposées, aussi indignes l'une que l'autre, le père Sisters et le Commodore. Deux versions de mère également, la mère Sisters et Mayfield, deux monstruosité incarnant l'une le Bien et l'autre le Mal. Où se tiendrait donc la femme, avenir de l'homme ? Serait-ce celle qui n'est que fugitivement évoquée, l'Institutrice, la Dame aimée qui a donné à Eli, avant qu'il ne parte, l'écharpe qu'il respire chaque soir avant de s'endormir ? Le retour au bercail serait-il alors, plutôt qu'un retour vers la mère, un retour vers la femme aimée ? La question reste entièrement ouverte, ouverture qui, loin d'être un poison, est toujours une chance.

Mots-clés : filiation, figure paternelle, souci fraternel.

1. ↑ J. Audiard, *Les Frères Sisters*, film, France, États-Unis, 2018.

2. ↑ *Regarde les hommes tomber*, 1993 ; *Un héros si discret*, 1996 ; *Sur mes lèvres*, 2001 ; *De battre mon cœur s'est arrêté*, 2005 ; *Un prophète*, 2009 ; *De rouille et d'os*, 2012 ; *Dheepan*, 2015.